





LA VRAIE NATURE  
DU FASCISME ITALIEN

## DU MÊME AUTEUR

- Hobbes et l'État représentatif moderne*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- Le Discours jacobin et la démocratie*, Paris, Fayard, 1989.
- Les Déclarations des droits de l'homme (Du débat 1789-1793 au Préambule de 1946)*, Paris, Flammarion, 1989
- Échec au libéralisme. Les Jacobins et l'État*, Paris, Kimé, 1990.
- L'Individu effacé ou Le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1997 (Prix Guizot et prix Philippe Habert).
- La Liberté et la loi. Les origines philosophiques du libéralisme*, Paris, Fayard, 2000 ; Flammarion, « Champs Essais », 2010.
- Tocqueville. Les sources aristocratiques de la liberté : biographie intellectuelle*, Paris, Fayard, 2008 (Prix Guizot de l'Académie française).
- L'État administratif et le libéralisme, une histoire française*, Paris, Fondapol, 2009
- Qu'est-ce que l'esprit européen ?*, Paris, Flammarion ; « Champs Essais », 2009.
- Le Religieux et le politique dans la Révolution française. L'idée de régénération*, Paris, PUF, 2015.
- L'Éternel défi. L'État et les religions en France des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2022.

### En codirection

- 1789 et l'invention de la Constitution. Actes du colloque de Paris, 2, 3 et 4 mars 1989*, avec Michel Troper, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Bruxelles, Bruylant, 1994.
- Liberté, libéraux et constitutions*, avec J.-P. Clément, M. Verpeaux, Paris, Economica/PUAM, 1997.
- Coppet, creuset de l'esprit libéral. Les idées politiques et constitutionnelles du Groupe de Mme de Staël*, Paris, Economica/PUAM, 2000.

Lucien Jaume

LA VRAIE NATURE  
DU FASCISME ITALIEN

*La révolution culturelle de Mussolini*

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2026  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-6217-7

*Ce livre est dédié à tous mes amis italiens,  
dont certains m'ont éclairé par leurs conseils,  
et à l'Italie elle-même, phare de culture dans  
l'histoire du monde.*



## AVANT-PROPOS

Il peut paraître surprenant qu'un spécialiste du libéralisme dans sa philosophie et dans son histoire se soit intéressé à l'expérience du fascisme italien. La curiosité aidant, il faut rappeler que Mussolini et son maître à penser de l'époque, Giovanni Gentile, ont affirmé dès le début que la cible du fascisme était (outre le communisme) le *libéralisme* économique et politique : cela méritait éclaircissement, car dans un système parlementaire et d'économie de marché, dans un pays catholique et de haute culture libérale, comment pouvait-on déclarer que la liberté devenait une ennemie ? Une question du même type s'était posée à moi quand, après des années d'étude de la Révolution française, j'essayais de sonder les fondements du libéralisme en France – très vite, le culte rendu à l'État, de Napoléon à Guizot et à la V<sup>e</sup> République, me sembla ne pas être étranger au jacobinisme national. De cette analyse sortit ce que j'ai appelé l'« individu effacé<sup>1</sup> », compris comme le « paradoxe du libéralisme français », dans le courant qui a gouverné de Guizot à Édouard Balladur, avec la primauté de l'État sur bien des plans.

*Les paradoxes du fascisme italien :  
quelles explications ?*

L'analyse du fascisme à travers sa philosophie, son idéologie, ses institutions et ses pratiques a été, dans mon enquête, une source continuelle d'étonnements. Bien au-delà de l'anti-libéralisme, cela touche à toute une conception de l'État, de la condition humaine, de la vie sociale, de l'organisation économique (le corporatisme d'État), de la formation des jeunes et des masses (bien différente de ce que l'on appelle « propagande » et « manipulation ») – et même à la religion, que le fascisme prétend fonder à nouveaux frais, en tension avec le catholicisme traditionnel.

On croit en France connaître le fascisme, avant tout à travers l'image de Mussolini, une sorte de butor arrogant qui, depuis son balcon de la place de Venise, joue du torse et du menton ; on se dit que c'est certainement un individu inculte et purement violent. Une « tête creuse », comme l'écrit aussi un auteur actuel, italien cependant<sup>2</sup>. Mais il me fallut vite abandonner cette idée reçue : l'autodidacte Mussolini, jeune homme de Romagne jouant du couteau et révolté-révolutionnaire, va lire les philosophes, apprendre le français, l'allemand (il peut parler avec Hitler sans interprète et fera des discours en Allemagne dans la langue germanique), l'anglais, le latin. Il écrit des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre, il reçoit dans les années 1930 une proposition de contrat d'édition de la part de Gallimard, etc. Ajoutons qu'il est deux fois professeur de français diplômé, lui qui a été expulsé deux fois des écoles de son enfance ! Plus tard, il correspond avec toute l'Europe cultivée, reçoit la France distinguée, fait des comptes rendus des livres qui sortent, protège les arts et refuse d'imposer une école officielle aux peintres

que lui présente sa maîtresse Margherita Sarfatti. L'image de la « brute inculte » ne tient pas pour peu que l'on change le regard, nous allons voir comment. À sa dernière maîtresse, Mussolini dira qu'il avait rêvé d'être un grand écrivain ou un grand musicien (il joue du violon), qu'il a échoué dans cette voie et qu'il a donc pris la politique comme champ de son ambition.

Bref, le « mystère Mussolini », pour citer le titre d'un livre de Maurizio Serra<sup>3</sup>, a de quoi intéresser ceux qui veulent *comprendre* l'un des mouvements les plus originaux du xx<sup>e</sup> siècle, en évitant les préjugés transmis. Comprendre le fascisme ? Il faut se souvenir de l'avertissement de l'historien Marc Bloch, écrivant *Apologie pour l'histoire* en 1941-1943 : « Nous jugeons trop. Il est si commode de crier "au poteau !" ». Nous ne comprenons jamais assez. » Bien entendu, comprendre, ce n'est pas approuver, et c'est une tâche plus difficile que de s'empresse de juger ; cela consistera – dans notre cas – à entrer dans les motivations, les légitimations, les raisonnements, aussi sophistiqués soient-ils, des acteurs qui veulent créer un consensus, une acceptation, voire un enthousiasme (et dans quelle proportion alors ?) chez le peuple qui « subit » (ou qui s'approprie ?) le fascisme. Et là, les documents ne manquent pas : le philosophe Gentile est publié dans la belle édition scientifique des œuvres complètes en cinquante-trois volumes, Mussolini a été édité en *opera omnia* en quarante-quatre volumes (mis à part les index) ; les journaux, les manifestes, les proclamations, les textes de lois constituent pour le chercheur une ressource très riche – et les études des historiens sont également précieuses en données diverses. Quant aux principes, à la doctrine et à la philosophie, la simple brochure *Doctrine du fascisme*<sup>4</sup>, écrite par Gentile principalement, mais aussi par Mussolini en 1932, nous éclaire déjà beaucoup sur ce que les dirigeants du régime appellent l'« État totalitaire », notion qu'ils ont recréée après

l'avoir prise à des opposants et que là aussi, on croit trop souvent connaître.

Malheureusement, Hannah Arendt a affirmé que le fascisme n'était pas totalitaire, et elle a suscité des décennies de malentendus, dont les historiens se sont aujourd'hui dégagés : il faut lire l'article très fouillé et probablement définitif de l'historien Emilio Gentile (à ne pas confondre avec l'homonyme fasciste) sur « Le silence de Hannah Arendt » : la philosophe s'est fourvoyée en refusant d'accorder au pays qui crée pourtant le terme, la réalité de la chose<sup>5</sup>. Et poser, comme elle le fait, que n'est totalitaire que le pays qui adopte la terreur de masse, c'est se tromper une deuxième fois, ou alors le terme est vidé de sens, ce qui est parfois le cas dans le langage actuel, tout comme l'adjectif *fasciste*. On verra le sens précis que les Italiens donnaient à ce terme, et la curieuse compétition qui s'est engagée entre Pie XI et Mussolini... pour s'approprier le qualificatif de *totalitaire* (chapitre VI).

Cependant, comment comprendre une doctrine qui, apparemment, autorise Mussolini à des virages et même des renversements spectaculaires ? Car là est le problème pour les commentateurs, historiens ou spécialistes d'autres disciplines : Mussolini se contredit à plusieurs reprises. En fait, comme on essaiera de le montrer, il reste fidèle à lui-même, à une part de lui-même, et selon une doctrine de la *vérité pragmatique*, de la vérité produite non par la connaissance, mais par l'action qui réussit. Chez William James (qui commente, par des articles, les travaux des jeunes disciples des années 1908 en Italie, leur rend visite, les renforce), cela s'appelle le pragmatisme philosophique – où chacun « produit la vérité » qui est la sienne, s'il réussit. Mussolini dira en interview que les penseurs qu'il a adoptés sont, dans l'ordre : James, Nietzsche (le plus important : voir le chapitre I), Machiavel (Mussolini préparait un doctorat sur le grand théoricien), le Français Georges Sorel (*Réflexions sur la violence*). On est loin

d'un simple opportuniste en politique ; c'est plutôt quelqu'un qui croit à l'importance des idées, pour leur mise à l'épreuve en pratique. Il a d'ailleurs créé et favorisé nombre de revues ou de périodiques dans cette perspective, à commencer par son journal, organe du fascisme, *Il Popolo d'Italia*, lorsque le Parti socialiste (PS) le chasse en 1914 de son poste de dirigeant, ainsi que de la direction de son journal *Avanti* !.

Contradictions de Mussolini ou renversements ? Qu'en est-il au juste ? Le point le plus spectaculaire n'est-il pas le fait que l'État fasciste et corporatiste est construit en grande partie avec les cadres issus du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarcho-syndicalisme, avec les militants de l'extrême gauche embusqués dans l'aile radicale du PS ? Ces intellectuels (liés aux ouvriers en Italie), ces théoriciens, ces juristes qui étaient contre la politique, contre les partis, contre l'État et contre la centralisation (en accord avec la charte d'Amiens de 1906 en France) vont animer l'État de parti unique, de centralisation forte (à base de préfets : une création de Mussolini), de police politique (Organisation de la surveillance et de la répression de l'antifascisme, OVRA) et de collaboration entre les classes (un espoir plus rhétorique que réel dans ses résultats).

Pourtant, ce renversement où l'« extrême gauche » révolutionnaire aide l'« extrême droite » nationaliste à prendre le pouvoir ne contredit pas, mais nourrit la fondation du fascisme en 1919, à Milan, avec le mouvement politique des Faisceaux italiens de combat. À partir d'un rassemblement très hétérogène, il s'agissait d'organiser un mouvement hiérarchisé et de nature politico-idéologique, sur des positions alors très à gauche. C'était combattre le *réformisme* du Parti socialiste italien (PSI), dont Mussolini est membre depuis l'âge de 17 ans, comme il a combattu son *neutralisme* en 1914, c'est-à-dire le refus de s'engager dans la Grande Guerre. Par ce revirement spectaculaire, de l'internationalisme socialiste à l'idée du syndicalisme purement national et engagé dans la

guerre, Mussolini se mettait en recherche d'une *autre révolution*. Il la découvrira progressivement, en jouant à la fois du pouvoir (où le roi l'a appelé après la marche sur Rome des Chemises noires) et de la guérilla « antirouge » à la campagne et dans les usines, que pratique le mouvement violent et radical des Arditi, anciens groupes d'assaut de la Grande Guerre (parmi d'autres recrues, parfois de sac et de corde).

Dans ce couple stratégique légalité-illégalité, comme dans le couple guerre et révolution que lui suggère très tôt le poète et leader Marinetti, Mussolini et les autres dirigeants du fascisme découvrent un ressort spécifique, une idéologie, un État nouveau à édifier. Le théoricien Giovanni Gentile contribue, dans de nombreuses brochures, à définir ce que les idéologues du régime finissent par appeler une « révolution culturelle » qui doit réécrire l'histoire de l'Italie et accoucher de l'« homme nouveau » (dont avaient parlé en France les Montagnards et les Jacobins de 1793).

Il reste cependant à voir si le fascisme a vraiment conquis son unité et sa spécificité, comme le léninisme ou l'hitlérisme. La conclusion du livre donnera la réponse équilibrée que l'on peut élaborer au vu de toutes ces données.

*La démarche de ce livre : le mariage des idées  
et de la pratique*

Comme on vient de le suggérer, le fascisme ne peut être saisi dans sa véritable nature si on ne conjugue pas à l'étude des faits, des actes et des institutions une approche de sa pensée (d'ailleurs constamment en débat), de sa philosophie, dont Giovanni Gentile se porte intellectuel garant en multipliant les charges académiques, professorales, culturelles, ministérielles, journalistiques, éditoriales, et plus encore. Il met sa philosophie au service de cette thèse souvent répétée

par lui : « Mussolini est un génie politique », et il entre très vite au Parti national fasciste (PNF), dès que Mussolini le nomme ministre de l'Instruction publique.

À la différence d'autres dictatures du xx<sup>e</sup> siècle (comme le nazisme), le fascisme a voulu se doter d'un cadre doctrinal, d'une vision du monde et même d'une religion. Comme le précisent à plusieurs reprises et Gentile et Mussolini, les idées sont constamment soumises à la pratique qui seule peut prouver leur « vérité » : c'est encore le *pragmatisme* (William James) auquel le jeune Mussolini s'est initié dans les années 1905 par deux revues de haute culture (*Leonardo* puis *La Voce*) ; mais réciproquement, la pratique agit en retour sur les concepts et les programmes annoncés. Quitte à abandonner ou inverser certaines thèses. Les idées fascistes doivent donc être saisies *au sein même du débat* qui les met en avant, et non comme un catéchisme extérieur (lequel va exister aussi, par la volonté de certains militants). Le corporatisme, par exemple, doit être analysé dans le long débat qui l'accompagne, et à travers diverses empoignades : sur ce domaine, le professeur Perfetti a donné beaucoup de matériaux de controverse et nous avons épluché la revue capitale dirigée par Ugo Spirito (chapitre III).

J'ai donc retrouvé dans le fascisme ce que j'ai appelé dans plusieurs contributions une « idéopraxie<sup>6</sup> », ensemble de discours voulant donner une interprétation cohérente de la réalité dans le but *direct* de la transformer, de l'imprégner d'un sens nouveau. Le fascisme est particulièrement typique de ce que j'appelle « idéopraxie », puisque Gentile lui-même, dans ses textes de définition du fascisme, explique qu'il s'agit d'une « pensée-action », selon sa formule. En fait, comme on le verra, c'est au point de départ un *subjectivisme* absolu dans la philosophie de Gentile (chapitre II), qui se veut un idéalisme, mais basculant dans l'absorption par l'État devenant *conscience collective*, subjectivité nationale détentrice de

la « vérité fasciste ». L'individualisme qui semble inhérent à cet idéalisme (« N'existe que ce que je perçois présentement ») se renverse en autoritarisme doctrinal : « Croire, obéir, combattre ». Tout comme l'extrême gauche s'est muée en extrême droite (selon nos catégories habituelles), le subjectivisme individualiste se renverse en un collectif autoritaire qui englobe l'ensemble de la société. Étonnante philosophie qui part de l'individu, pour le nier comme être autonome.

J'ai testé antérieurement cette méthode qui marie les données de l'Histoire avec des notions ou des catégories propres au matériau concerné : sur le corpus de discours du jacobinisme et de la Révolution française, sur le libéralisme du XIX<sup>e</sup> siècle et, en 2015, dans l'analyse des liens en France entre la Révolution et le catholicisme, perspective prolongée ensuite quant aux rapports entre État et religions (au pluriel) sur la longue durée<sup>7</sup>.

Cette démarche ne récuse évidemment pas les travaux des historiens (une trentaine ici ont été consultés) mais procure un éclairage différent de celui de ces derniers et aboutit donc à de nouvelles conclusions.

On espère que le lecteur sera lui aussi pénétré d'étonnement, au fil des sept chapitres présentés ici : d'abord sur les trois acteurs principaux, le Duce Mussolini, le philosophe officiel Giovanni Gentile, le poète révolutionnaire Filippo Tommaso Marinetti qui proclame que « la guerre est la seule hygiène du monde » et qui influence l'essentiel du fascisme ; ensuite, les chapitres sur le *corporatisme*, l'*inculcation* méthodique de la bible fasciste, la *religion* politique ou prétendue telle, l'*antisémitisme* d'État qui peut paraître inattendu et que l'on considère souvent comme une simple imitation des nazis (idée assez inexacte).

Le format éditorial de ce livre imposait de renoncer à commenter et discuter la trentaine d'historiens consultés (dans divers pays), on ne pourra faire apparaître que quelques

auteurs auxquels nous sommes redevables. L'œuvre considérable d'Emilio Gentile mérite l'hommage sincère de ce travail qui lui doit beaucoup. Le maître-livre de Pierre Milza, *Mussolini*<sup>8</sup>, me rappelle le souvenir émouvant de celui qui était devenu un ami à Sciences Po, avec Serge Berstein. Cependant, deux absences sont à déplorer dans cet ouvrage : rien sur les idées de Mussolini (une suite du problème déjà mentionné), rien sur le corporatisme, dont le Duce a dit que « sans lui, il n'y a pas de fascisme ». Enfin, sur la question toujours discutée de l'antisémitisme, les divers travaux de Marie-Anne Matard-Bonucci sont précieux, notamment *L'Italie fasciste et la persécution des Juifs*<sup>9</sup>. Pour découvrir les lectures, les contacts et le militantisme révolutionnaire du jeune Mussolini à 25 ans, le livre de Didier Musiedlak, *Mussolini*<sup>10</sup>, est indispensable. En Italie, parmi une pléiade d'amis, les travaux du juriste et historien des idées Pietro Costa sont pour moi un guide depuis trente ans.

Il faut espérer que dans le monde actuel en plein bouleversement géopolitique, moral, technologique, ce livre puisse contribuer à des débats nouveaux sur le passé, sur les héritages possibles mais pas toujours conscients, et sur l'avenir incertain de la liberté. C'est du moins sa modeste ambition.

Cet ouvrage doit beaucoup, une fois de plus, aux instances de recherche qui permettent en France des travaux de longue durée : l'*alma mater*, le CNRS, institution irremplaçable ; Sciences Po, pour son personnel de documentation et de bibliothèque toujours très disponible ; mon laboratoire riche de sa diversité, le Cevipof.



## CHAPITRE PREMIER

### Le jeune Mussolini : de Marx à Nietzsche, formation d'un chef

« Je n'ai pas d'amis, et je ne pourrais en avoir. »

Mussolini à Emil Ludwig, 1932.

#### LE RÉVOLTÉ-RÉVOLUTIONNAIRE

Le fascisme, phénomène de masse, croyance collective, ne se résume pas à la personnalité de Mussolini, ni aux idées qu'il a soutenues avec constance – au-delà des virages politiques et des révisions tactiques qu'il a opérés. Pourtant, le fascisme italien comme idéologie a été progressivement élaboré sous la conduite vigilante de Benito Mussolini, jusqu'à l'aboutissement donné par la brochure *Doctrines du fascisme*, rédigée de concert avec le philosophe officiel, Giovanni Gentile. De plus, deux aspects importants du fascisme naissant, en 1919-1920, portent l'empreinte de celui que ses compagnons appellent le Chef (Duce, du latin *dux*) dès avant la Grande Guerre : d'une part, la constitution des Faisceaux italiens de combat (les Fasci) sur la place San Sepolcro à Milan (23 mars 1919)<sup>1</sup>, et d'autre part, la notion d'État totalitaire (*Stato totalitario*) qui définit le régime avant même qu'il ne se constitue vraiment

comme tel en dictature par les lois fascistissimes de 1924-1926. Le terme de *totalitaire* est repris par Mussolini et par Giovanni Gentile (notamment), alors qu'il a été lancé par deux adversaires, un libéral (Giovanni Amendola) et un prêtre catholique de première importance (don Luigi Sturzo).

Commencer l'étude du fascisme avec l'enfance et l'adolescence de Mussolini se justifie par l'importance de l'homme qui a façonné les modes de pensée, mais qui, aussi, s'est fondé dès l'adolescence sur son grand sens de l'opportunité – ce qui ne signifie pas « pur opportuniste ». Dans sa jeunesse, c'est au contact des luttes ouvrières en Suisse, où il séjourne deux ans et demi (pour fuir le service militaire en Italie), et par des discussions permanentes avec les leaders du syndicalisme révolutionnaire – ou de l'anarchisme syndical – qu'il va se découvrir.

Cette découverte de soi, il la réalise par le biais de notes de lecture publiées dans la presse de tendance socialiste, par des conférences et des écrits d'esprit révolutionnaire, par son militantisme concret également – car il est membre des socialistes depuis les années 1900, c'est-à-dire très jeune. Entre 22 et 27 ans, il vit une expérience capitale en Suisse d'abord, puis à Trente (qui relève de la monarchie austro-hongroise) : il se met au diapason des révolutionnaires européens que la Suisse a accueillis généreusement, depuis les Bakounine ou les Lénine jusqu'à la militante russe Angelica Balabanoff, qui va lui faire lire Marx « la plume à la main » et qu'il associera plus tard au journal *Avanti !* comme rédactrice en chef adjointe à ses côtés (novembre 1912).

Il faut dire d'abord quelques mots de l'enfance. Benito a entendu parler de politique lorsqu'il aidait son père à la forge du village, au cours des discussions entre compagnons socialistes. Son père, ardent militant, plusieurs fois emprisonné, lui donne trois prénoms à source politique : Benito pour le révolutionnaire mexicain Benito Juárez, Amilcare d'après

l'anarchiste garibaldiste et communard Amilcare Cipriani, Andrea en souvenir du premier député socialiste en Italie, Andrea Costa. Le jeune enfant est rebelle et indiscipliné dès l'école élémentaire ; au collège, on le met chez des Pères salésiens (la mère est croyante, le père, athée et anticlérical), mais ses éducateurs notent qu'il « ne supporte aucune discipline ». Renvoyé et placé en collège laïque, il est à nouveau exclu car il a blessé un élève à coups de canif. Pourtant, on note qu'il est un lecteur passionné d'histoire, de philosophie et de littérature – un trait qui ne le quittera jamais. Pouvant jouer du couteau mais ayant du goût pour les choses de l'esprit : tel est le futur militant qui arrive en Suisse, bien décidé à égaler son père combattant du Grand Soir.

Attiré par les syndicalistes révolutionnaires et notamment en grande amitié avec Angelo Olivetti (qui va l'aider à élaborer le corporatisme fasciste dans les années 1930), Mussolini s'initie à ce qu'on appelle le « syndicalisme d'action directe ». Agitateur, publiciste, coopérateur de la lutte de classes, il publie par exemple deux articles en août-septembre 1904 dans *Avanguardia socialista* pour populariser la grève des maçons et des manœuvres à La Chaux-de-Fonds (en Suisse) qui a un écho important<sup>2</sup>. Il écoute avec intérêt l'idée anarchiste de la « minorité consciente » indispensable pour éveiller les masses. C'est pourquoi il réédite (dans le même périodique) deux articles de Kropotkine, bien connu à La Chaux-de-Fonds où il a résidé ; il aide également à traduire de celui-ci les *Paroles d'un révolté*, à Genève, à l'été 1904.

Comme on le verra, dans la genèse du fascisme, les courants de l'anarchisme syndical et surtout du syndicalisme révolutionnaire sont l'origine directe de l'« État total », du *corporatisme* d'État que Mussolini considère comme le cœur même du système : « Le corporatisme sans lequel, dira-t-il, il n'y a pas de fascisme. » Le syndicalisme révolutionnaire comme la mouvance anarchiste le confortent dans la recherche nécessaire d'une *élite*

conduisant les luttes et faisant obéir les masses travailleuses toujours menacées par le réformisme, l'individualisme et l'embourgeoisement modérateur ; donc une élite contre le réformisme *socialiste*, du parti du même nom (auquel il adhère à 17 ans), où plusieurs tendances coexistent, ce qui fera de Mussolini le leader hyperactif de l'extrême gauche dans le parti. Il l'emporte, peu avant la Grande Guerre (congrès de Reggio Emilia).

Dans le bouillon de culture des réfugiés révolutionnaires (français, allemands, russes, italiens et de divers pays), principalement à Genève et à Lausanne, le jeune Mussolini se fait vite remarquer. Mais remarquer ne veut pas dire aimer, ni approuver, car les militants ont parfois tendance à s'étonner de ce jeune homme qui parle comme un torrent s'écoule, tout en semblant... ne s'adresser qu'à lui-même. En effet, c'est un peu plus tard, au congrès de Reggio Emilia (juillet 1912), qu'un militant décrit « ses yeux de visionnaire, les bras en avant secoués par un tremblement convulsif, martelant ses phrases ». Ou encore, en 1914 au congrès d'Ancône, un autre socialiste note que « contrairement à la plupart [...], il ne parle pas aux auditeurs mais se parle à lui-même, à haute voix<sup>3</sup> ». Dès lors, ce tribun inspiré et étonnant remportera des succès ; en 1912, sa tendance révolutionnaire gagne les élections au sein du congrès socialiste. Trois mois après, en novembre, il accède à la direction du journal du parti, *Avanti*<sup>4</sup> !.

À 28 ans, en prison à Forlì pour combat anticolonialiste, Mussolini décide d'écrire... l'histoire de sa vie (*La Mia Vita*, en fait rédigée en 1911-1912), ce qui révèle bien sa tournure d'esprit : solitaire, orgueilleux, soucieux de son image, fier d'être un autodidacte comme son père. Il se dépeint effectivement comme un enfant épris de solitude, facilement bagarreur, obsédé par l'image paternelle.

J'ai vingt-huit ans. Je suis arrivé, me semble-t-il, à ce moment que Dante appelle le « milieu du chemin de notre vie ». Vivrai-je encore

autant d'années ? J'en doute. Mon passé aventureux n'est pas connu. Mais moi, je n'écris pas pour les curieux : j'écris plutôt pour revivre ma vie. À partir d'aujourd'hui, jour après jour, je serai de nouveau ce que je fus durant mes meilleures années. Je repasserai par la route déjà parcourue, je m'attarderai aux étapes les plus mémorables, je me désaltérerai aux sources que je croyais asséchées, je me reposerai à l'ombre d'arbres que je pensais abattus. Je me dévoile. *Ecce homo*. Je recompose la toile de ma destinée.

Le style romantique de cet essai d'auto-analyse se passe de commentaire. On notera pourtant le renvoi au livre de Nietzsche, *Ecce homo*. Ajoutons que, soit en Suisse soit à Forlì (la Romagne est sa province de naissance), le jeune homme se montre en tenue négligée, mal coiffé, dépenaillé, bref d'allure peu avenante. Mais tel n'est sans doute pas l'avis des *donne* ! Mussolini commence une vie de conquêtes féminines que les biographes disent innombrables. Tantôt très violent avec les femmes, tantôt séduit et conquis lorsque la culture des diverses inspiratrices lui est utile<sup>5</sup> ; ainsi, il écoute avec intérêt et assiduité la militante russe Balabanoff, diplômée en philosophie et économie politique, d'un savoir étendu, internationaliste passionnée qui tenait plusieurs meetings par jour et parlait quatre ou cinq langues à ces occasions – comme Mussolini qui a appris le français, l'allemand et l'anglais, plus le latin. Plus tard, à Yvon De Begnac, l'un de ses biographes, il déclarera que sa dette envers Angelica était immense : « Je dois à Angelica beaucoup plus qu'elle ne pense que je lui dois [devenue son ennemie déclarée, dirigeante auprès de Lénine pour l'Internationale communiste]. Elle détenait la sagesse politique [...]. Si je ne l'avais pas rencontrée en Suisse [1902-1904], je serais resté un activiste de parti, un révolutionnaire du dimanche<sup>6</sup>. »

C'est avec elle qu'il traduisit notamment Kautsky de l'allemand à l'italien et publia ce texte en 1904 dans *Avanguardia socialista*. Mussolini est d'ailleurs un traducteur très actif, cela fait partie de ses talents, comme le montre Didier

Musiedlak qui a lutté, après Renzo De Felice et l'historien Emilio Gentile, contre la tendance à voir dans le Duce son seul personnage, sciemment fabriqué d'ailleurs, de « macho vulgaire », en oubliant (ou en occultant par hostilité) la portée intellectuelle de l'individu.

NIETZSCHE, DÉCOUVERTE DÉCISIVE

### *La passion de la lecture*

Les années de formation – entendons d'autoformation, en Suisse – par le jeune Benito englobent de nombreuses lectures dont témoignent ses *Opera omnia*. Il s'agit d'auteurs parmi les plus variés du patrimoine européen, en diverses langues : Darwin (qui le passionne) voisine avec Pareto dont il suit les cours ; Georges Sorel, auteur des *Réflexions sur la violence*, qui va dominer toute la généalogie et la doctrine du fascisme, peut côtoyer Labriola pour l'interprétation du matérialisme historique, etc. On a les fiches de lecture en bibliothèque, résumées en partie par Didier Musiedlak, et qui révèlent les emprunts les plus divers. L'appétit du jeune lecteur, par ailleurs écrivain s'essayant à la nouvelle, au théâtre et au roman historique (publié en 1910), est immense<sup>7</sup>. L'étude du pangermanisme conduit à un livre publié en 1911. Maurizio Serra signale qu'un peu plus tard, Mussolini va écrire de nombreux scénarios pour le théâtre ou même pour le cinéma<sup>8</sup>. Ajoutons que dans les années 1930, Gallimard lui propose un contrat d'auteur, sachant qu'il se plaît à rédiger des nouvelles et qu'il fréquente les littérateurs. La seule condition posée par l'éditeur français : de la pure littérature, pas de politique ! Mais le Duce ne donnera pas suite. En français, son texte le plus intéressant est une préface à Machiavel (*Le Prince*) dont nous reparlerons. On regrettera que durant le séjour à Trente, où

il est enseignant, il ait écrit une histoire de la philosophie que l'on ne peut apprécier puisque qu'une jeune maîtresse (sans doute trahie ?) l'a jetée au feu.

Dans cette activité d'intellectuel autodidacte, devenu enseignant diplômé pendant deux brèves périodes, une référence se révèle décisive : la pensée de Nietzsche, principalement dans *Par-delà le bien et le mal*, *La Généalogie de la morale* et *Ainsi parlait Zarathoustra*. Un document remarquable existe à ce sujet, le texte d'une quinzaine de pages où Mussolini traite de la « Philosophie de la force<sup>9</sup> », c'est-à-dire de Nietzsche. Il pose le penseur allemand en miroir de lui-même, ou en devin de son destin à accomplir.

Nietzsche a écrit : « Tu dois devenir l'homme que tu es<sup>10</sup> » – et c'est bien ce qui va se passer chez le jeune révolté en recherche. Car l'homme qu'il est, non encore révélé, se pensera tout bonnement comme le « surhomme » (annoncé par Zarathoustra) dont Mussolini écrit que c'est la plus grande idée de Nietzsche. Plus tard, en 1924, il ira jusqu'à déclarer au *New York Times* que Nietzsche l'avait « guéri de son socialisme<sup>11</sup> ». C'est sans doute excessif, car après la publication en 1908 de *Philosophie de la force*, il va accroître son activité parmi les socialistes, s'exprimer hautement dans les congrès du parti – comme on l'a vu – et finalement diriger *Avanti !*. Mais en 1924, il est lancé dans la lutte pour le corporatisme et contre le « bolchevisme » : il veut dire en fait qu'il a quitté depuis longtemps la théorie de Marx et l'idée même de l'inévitabilité de la lutte de classes ; que Nietzsche reste sa référence de jeunesse, auquel on peut ajouter Georges Sorel, théoricien de la violence prolétarienne, et William James, philosophe du pragmatisme.

Ajoutons que dix ans plus tard, devant les députés, il déclare être « le disciple le plus fidèle de Nietzsche » (26 mai 1934). C'est ainsi qu'il veut se voir, ce que reprend par exemple un fidèle, le syndicaliste révolutionnaire Olivetti qui écrit que

Mussolini est véritablement le type du « surhomme », cette nouvelle race issue de l'inversion nietzschéenne des valeurs judéo-chrétiennes<sup>12</sup>.

### Comediante/tragediante

Nous ne citerons pas les nombreuses références que Mussolini a faites en public et en privé à Nietzsche, mais il faut s'arrêter sur le compte rendu enthousiaste de *La Vie de Friedrich Nietzsche* écrit par Daniel Halévy. Ce papier est donné à l'*Avanti !* (13 août 1912), donc à l'intention des socialistes – ce qui laisse rêveur<sup>13</sup>. « Livre admirable » selon Mussolini, qu'il veut donc proposer à ses camarades de combat peu de temps avant de devenir le directeur du journal, en novembre<sup>14</sup>.

D'entrée de jeu, le diariste déclare : « Je l'ai lu deux fois, je le relirai encore. » Quel amour pour Nietzsche ! Mais dans ce texte, il s'agit moins des idées de ce dernier (exposées en 1908) que de la façon dont il a vécu, le rappel de ses mœurs de solitaire, de son attachement passionné envers Wagner suivi d'une brouille inexpiable. « La vie du philosophe n'est pas toujours nécessaire à la compréhension de son système<sup>15</sup>. » En revanche, affirme-t-il, « connaître la vie de Nietzsche et *la revivre*<sup>16</sup> signifie pénétrer et revivre la philosophie du surhomme. Le livre d'Halévy est une initiation ».

Il estime que c'est après avoir « revécu » la vie du solitaire de Sils-Maria que l'on peut vraiment « revivre » soi-même le surhomme. La notation est intéressante dans son parfum « existentialiste » avant la lettre pour qui veut comprendre comment Mussolini a traité ses propres angoisses identitaires par l'intensité de l'imaginaire, et a ensuite donné *sens* à l'aspect proprement *révolutionnaire* du fascisme, qu'il a conduit de l'extrême gauche à la droite nationaliste et impérialiste (Afrique, Éthiopie, etc.). C'est ce que, dans sa conclusion,

Didier Musiedlak appelle le mythe de Mussolini construit par lui-même :

Il sut mettre en scène une image de lui-même, en se présentant sous les traits d'un personnage d'exception. Durant vingt ans, le Duce fut l'artisan d'une immense fresque dans laquelle il apparaissait sous les traits du héros. Patiemment, il travailla à recomposer l'unité d'un parcours qui en était quelque peu dépourvu, le menant du socialisme au fascisme. Il parvint ainsi à affirmer sa légitimité d'homme d'État, en développant un mythe qui lui permit de fondre en lui-même le destin de l'Italie<sup>17</sup>.

Mussolini, héros au sens grec et personnage d'exception ? Il avait ses faiblesses issues de l'enfance, et sombrait dans de brèves dépressions. Par exemple, il a vraiment douté du succès de la Marche sur Rome : sa chère Margherita Sarfatti écrit qu'elle dut le pousser avec force, qu'il était au bord de la dépression, tandis que pour sa part, elle était inquiète au sujet des fonds personnels qu'elle avait engagés ! Dans un article savoureux intitulé « La Marche sur Rome... à reculons ! », Didier Musiedlak cite des documents inédits montrant les faiblesses des *squadre*, l'épuisement par la faim, la soif, la pluie torrentielle, et la fuite de Mussolini au soir du 28 octobre, réfugié à la maison de campagne de Margherita, à Cavallasca, prêt à passer en Suisse<sup>18</sup>. Encore la Suisse, notons-le.

Car Mussolini, il faut le rappeler, ne fit pas personnellement la Marche ! Il endossa son accomplissement à la fin, le 30 octobre 1922, jour où il se rendit auprès du roi en lui disant « Je vous apporte l'Italie de Vittorio Veneto » (victoire mémorable de la Grande Guerre) et reçut sa nomination au pouvoir. Le même historien estime que l'armée aurait pu tirer sur les factieux, comme, en décembre 1920, Giolitti avait fait tirer sur les légionnaires de D'Annunzio à Fiume, mettant fin à l'aventure du poète *condottiere* qui avait occupé pendant un an la ville phare de l'irrédentisme italien.

Des observateurs étrangers, diplomates notamment, ont remarqué que devant eux, le Duce jouait un personnage, car « il savait interpréter tous les rôles » (Sir Ivone Kirkpatrick), mais en étant tantôt maître du rôle, tantôt incapable de le tenir jusqu'au bout. Ses ministres ont noté qu'il a fini dans les années 1930 par se croire infailible (témoignage du hiérarque Dino Grandi), jusqu'à assumer huit ministères à la fois, introduisant ainsi de l'instabilité dans l'État, qui est ce prétendu dieu nouveau de l'idéologie officielle du fascisme. Mussolini chef suprême était un personnage de composition. Le problème était pour lui de gérer plusieurs facettes de ce personnage. La complexité de sa personnalité peut expliquer à la fois les ressources de sa popularité et les retournements inattendus dans sa politique – par exemple dans la question de l'antisémitisme (voir le chapitre VII).

Le mythe du chef viril et héroïque a été fortement suggéré à son amant par Margherita Sarfatti. En 1926, dans son livre *Dux* (réédité quatre fois et qui est un succès international), elle décrit ainsi son héros aux funérailles conduites après un attentat anarchiste à Milan, tandis que défilent les milices fascistes : « Seul, debout, devant tous, se tenait le Chef, la face dure, toute os et mâchoires, si seul, si rigide qu'au milieu de la foule qui n'avait d'yeux que pour lui, il semblait à cheval, comme le condottiere Bartolomeo Colleoni sur une place de Venise. »

Mais comme le montre bien Françoise Liffra qui cite ce passage, la même conseillère ne manque pas, en privé, de rabaisser la face du chef en raillant ses difficultés de nageur ou de cavalier !

### *Portée existentielle des idées-actions*

On doit donc comprendre que pour le jeune Mussolini, la *métaphysique* (les interrogations sur la connaissance, la liberté,

la mort, le divin) n'est pas de l'ordre intellectuel, mais bien existentiel. Elle n'est pas non plus un compendium scolaire que l'élève reproduirait le jour de l'examen à coups de citations apprises par cœur ; et en considérant le compte rendu sur Daniel Halévy, la métaphysique n'est pas non plus ce dont le périodiste devrait se débarrasser de façon routinière. Non, la métaphysique est chose utile, ce dont l'homme d'action *se sert* pour son engagement, elle est idée-action – comme Giovanni Gentile lui en apportera confirmation dans son ouvrage *Théorie générale de l'esprit comme acte pur*. Pour Gentile, toute idée est *volonté*, approche d'une réalisation. Et le leitmotiv de Mazzini « pensée et action » allait aussi dans ce sens, dans la tradition italienne où le patriote républicain est une figure du panthéon de la liberté nationale.

C'est cet engagement de la pensée que nous allons apercevoir dans la quinzaine de pages que Mussolini a publiées sous le titre *Philosophie de la force*. Cet engagement, faut-il le qualifier de philosophique ? Ce serait trop dire, car l'usage qu'il fait des textes des philosophes est, une fois encore, pragmatique. Mais, ouvrant un congrès italien de philosophie, il dira, dans son exposé d'ouverture, que la philosophie doit constamment être présente dans la vie quotidienne.

L'attitude pragmatique qui est la sienne peut s'observer dans sa lecture même de Nietzsche. Observons par exemple comment il conclut son compte rendu sur le livre d'Halévy. Rappelant que vers 1885-1887, Taine et d'autres écrivains ont tenté d'approcher Nietzsche et de le sauver de la folie et de la solitude, Mussolini écrit : « il était trop tard désormais » ; s'ensuit le jugement qui clôt l'article : « Le “saint” avait bu le calice amer jusqu'à la lie, achevant son sacrifice en une folie sans mémoire, donc en une folie divine. »

*Sainteté et sacrifice*. Voilà des termes, dira-t-on, dont Mussolini et ensuite le fascisme ne peuvent faire usage. Au contraire, dans la rhétorique fasciste, le mot de *sacralité* ou de

*sainteté* va faire florès – à commencer par la Grande Guerre, « guerre sainte » parce qu'elle constitue la vivante source de l'héroïsme des individus, de leur solidarité fraternelle, mais aussi de l'unité de la nation italienne, que la guerre a révélée à elle-même<sup>19</sup>. La déduction pragmatique de la pensée de Nietzsche est, selon Mussolini, le devoir de pratiquer le *sacrifice* (patriotique), de mener la guerre de valeur sainte. Et ensuite – si nous anticipons beaucoup –, la guerre coloniale (Éthiopie), la guerre contre les démocraties libérales soit en Espagne, soit avec l'Allemagne, puis le Japon.

C'est d'ailleurs ce qu'espérait Mussolini en 1914, attendant du combat l'éveil de la nation comme telle. La guerre « sainte et sacrée » achève ce *corps spirituel* de la nation commencé par le Risorgimento mais encore inachevé. Une immense littérature brode sur ce thème : le fascisme est le continuateur des Mazzini et des Garibaldi<sup>20</sup>, il réactive ce que Mazzini appelait la « religion du peuple » dans son combat pour l'indépendance.

## NOTES

### Notes de l'introduction, p. 9

1. Lucien Jaume, *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1997.

2. Dans le compte rendu du *Monde* du 22 septembre 2023, on peut lire cette citation rapportée avec approbation : « C'était un homme creux : il n'avait pas de principes, pas de stratégie, pas d'idéologie. Il respirait l'air ambiant, les peurs, les frustrations » (Antonio Scurati, t. III de *M. Les derniers jours de l'Europe*, Paris, Les Arènes, 2023).

3. *Le Mystère Mussolini. L'homme, ses défis, sa faillite*, Paris, Perrin, 2021 ; coll. « Tempus », 2024.

4. En français sur Internet : [https://fr.wikisource.org/wiki/La\\_Doctrine\\_du\\_fascisme/Texte\\_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Doctrine_du_fascisme/Texte_entier)

5. Emilio Gentile, « Le silence de Hannah Arendt : l'interprétation du fascisme dans « Les origines du totalitarisme », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008/3(55-3), p. 11-34, en ligne : <https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2008-3-page-11?lang=fr>. « J'ai essayé de montrer que le jugement de Hannah Arendt sur le fascisme était dénué de tout fondement historique » : en effet, le peu que la philosophe consent à dire sur le fascisme italien est très inexact. Elle va jusqu'à écrire que Mussolini ne sait pas ce qu'il veut dire par « État totalitaire ».

6. Le texte d'origine, issu d'un colloque en Italie, traduit en plusieurs langues mais non publié en français, est cependant accessible en ligne : <https://studylibfr.com/doc/2322963/jaule-la-pensee-en-action-pour-une-autre-histoire-des>. Parmi divers aperçus, on peut compléter par « Méthodes d'interprétation des textes politiques. Le cas Guizot : étude d'une forme de stylistique politique », *Jus Politicum. Revue de droit politique*, 2008, 1, p. 1-18, en ligne : <https://hal.science/hal-03473716>

7. Lucien Jaume, *Le Discours jacobin et la démocratie*, Paris, Fayard, 1989 ; *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1997 ;

*Le Religieux et le politique dans la Révolution française. L'idée de régénération*, Paris, Presses universitaires de France, 2015 ; *L'Éternel défi. L'État et les religions en France des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2022.

8. Paris, Fayard, 1999 ; coll. « Pluriel », 2025.

9. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadriges », 2012.

10. Paris, Presses de Sciences Po, 2004.

### Notes du chapitre premier, p. 19

1. Un programme social et politique, publié peu après, est conçu lors de cette réunion de diverses composantes autour de Mussolini (anciens combattants, syndicalistes, quelques libéraux, socialistes dissidents, artistes écrivains comme Marinetti père du futurisme...). Il y a également neuf femmes dans cette assemblée.

2. Le lecteur intéressé par le Mussolini « rouge » peut lire les belles études de Didier Musiedlak dans son livre *Mussolini (op. cit.)*. À compléter par la biographie de Pierre Milza (*op. cit.*).

3. D. Musiedlak, *Mussolini, op. cit.*, p. 136-137.

4. Il est extraordinaire de penser que sept ans après, il applaudira à l'assaut donné à Milan par les fascistes (dirigés par le futuriste Marinetti) contre l'*Avanti !* dont les locaux sont livrés aux flammes – après un « carnage » opéré sur le défilé socialiste, avec trois morts à la clé, plus un policier (Frédéric Le Moal, *Histoire du fascisme*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2022, p. 90). Ce sont les « escadrons » (*squadre*, force militarisée des fascistes) qui accomplissent l'exploit, à trois cents contre des milliers de socialistes). Le journal sera incendié plusieurs fois dans les années de naissance du fascisme.

5. Margherita Sarfatti lui ouvrira les cercles littéraires et artistiques pendant une vingtaine d'années, car elle sait diriger une revue qu'il lui confie ou organiser la Mostra qui donnera un écho européen à la production artistique italienne, éventuellement accueillir en son salon Paul Valéry en visite à Rome (1926 et 1934), pour prévenir le Duce qu'il a à recevoir le poète le lendemain. Voir Françoise Liffra, *Margherita Sarfatti. L'égérie du Duce*, Paris, Seuil, 2009.

6. Voir Alberto Toscano, *Camarade Balabanoff. Vie et luttes de la grand-mère du socialisme*, Paris, Armand Colin, 2024.

7. Voir la thèse d'Élise Varcin, *Mussolini et la littérature, du socialisme au fascisme*, Université de Lyon et ENS de Lyon, 2019, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-03587370>

8. M. Serra, *Le Mystère Mussolini, op. cit.*

9. Dans Mussolini, *Opera omnia*, I, Florence, E. et D. Susmel, La Fenice, 44 vol., p. 174-184, 1951-1963 ; en l'occurrence, traduit et commenté dans le livre de Stéphanie Lanfranchi et Élise Varcin (éd.), *Mussolini socialiste : littérature et religion. I. Anthologie de textes, 1099-1918*, ENS Éditions, 2019, p. 103-116.

10. Nietzsche, *Le Gai savoir*, aphorisme 270, Paris, NRF Gallimard, 1950, p. 219.

11. Renzo De Felice, *Mussolini il rivoluzionario*, Turin, Einaudi, 1965, p. 59.

12. Angelo Olivetti : « Le vrai prototype du surhomme nietzschéen dans son expression la plus parfaite » (*Sindicalismo e fascismo*, Institut national fasciste de la culture, 23 novembre 1928, p. 15).

13. Le texte est publié et traduit dans *Mussolini socialiste : littérature et religion...*, *op. cit.* (« La vie de Frédéric Nietzsche », texte n° 37).

14. Mais aussi deux ans avant d'appeler à entrer dans la guerre, à l'encontre des pacifistes et internationalistes du PSI, alors que pour le moment, Mussolini est encore internationaliste – mais commence pourtant à parler du syndicat comme entité *nationale*, ce qui fait grincer des dents...

15. Mussolini cite alors l'*Éthique* de Spinoza (œuvre de 1677), dans sa traduction chez Flammarion (1908). Il le lit donc en français, ainsi que le livre de Halévy, mais il s'est initié aussi au latin, langue de Spinoza. Sur les rapports de Mussolini avec la philosophie, on trouve de nombreuses données chez Adriano Scianca, *Mussolini e la filosofia*, Rome, Altaforte Edizioni, 2020.

16. Nous soulignons.

17. D. Musiedlak, *Mussolini*, *op. cit.*, p. 409. La *Mostra della Rivoluzione fascista* de 1932 fut l'exemple du culte du Duce, toutes les salles convergeant vers celle qui lui était consacrée, avec des inscriptions éloquentes : on apprenait que « Tout naît de Lui. Tous reviennent à Lui. L'Italie se réveille chaque matin avec Lui [...] Il y a dans sa grande vie un peu de celle de chaque Italien ». Mazzini, Garibaldi... étaient des « précurseurs » et Lui, *il determinatore* (cité par Emilio Gentile, *La Religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002, p. 222. D'abord en italien : *Il Culto del littorio*).

18. Didier Musiedlak, « La Marche sur Rome... à reculons ! », *Historia*, « Mussolini. L'ascension du fascisme, 1919-1935 », 914, février 2023, p. 30-31. Et pour plus de détails, le remarquable dossier du même historien, « La marche sur Rome, retour sur l'événement » ; dans les *Cahiers de la Méditerranée*, « Signification et portée de la marche sur Rome. Europe, Amérique latine », 107, 2023, p. 15-34.

19. On trouve par exemple dans *Storia della rivoluzione fascista* de Roberto Farinacci (3 vol., Crémone, Società Editoriale Cremona Nuova, 1935-1938) l'éloge de la « guerre fécondatrice » : « Le fascisme fut [...] la conscience la plus claire et la plus ardente de la valeur spirituelle de la guerre » (t. 1, p. 130-131). Le thème est récurrent durant le régime.

20. Les travaux de l'historien Simon Levis Sullam exposent ce type de rhétorique avec beaucoup d'informations : voir *L'Apostolo a brandelli. L'eredità di Mazzini tra Risorgimento e fascismo*, Rome, Editori Laterza, 2010. Du même auteur, sur la pensée de Mazzini, dans *Società e storia* (106, octobre-décembre 2004, p. 705-730), un article dont nous donnons le titre en français : « *Faites de la révolution une religion. Aspects du nationalisme mazzinien comme religion politique (1831-1835)* ». L'impératif de Mazzini évoqué par ce titre va être décalqué dans l'idéologie fasciste comme « révolution religieuse ».